



UN MANUSCRIT DE PHILIPPE LE BON

A LA BIBLIOTHÈQUE DE SAINT-PÉTERSBOURG

(TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE)¹



NE des particularités de l'auteur des grandes miniatures, c'est qu'il aime à réunir sur une seule feuille deux ou plusieurs épisodes, dont l'un se passe à l'intérieur d'un édifice et l'autre (ou les autres) en plein air². L'édifice est d'ailleurs largement ouvert du côté du spectateur, de sorte que la lumière du dehors y pénètre aussi vive, aussi dorée que sur l'horizon. Un nouvel exemple de cette convention nous est fourni par le beau tableau qui représente, à droite, le couronnement de Charlemagne, à gauche la réception d'un envoyé d'Orient par l'empereur, au fond un lointain paysage vu de haut, dans le goût qui sera celui de Memling. Le commentaire est donné par le texte des *Grandes Chroniques*³ :

1. Voir *Gazette des Beaux-Arts*, 3^e pér., t. XXIX, p. 265, et t. XXX, p. 53.

2. D'autres miniaturistes du milieu du xv^e siècle font de même, par exemple l'inconnu auquel nous devons les *Miracles de la Vierge*, manuscrit si justement admiré par M. Durrieu.

3. *Grandes Chroniques*, éd. Paris, t. II, p. 122, 126. Je rappelle de nouveau que je modernise ces textes. Au risque d'attirer sur moi les foudres des philologues, j'exprime l'opinion que tous les historiens français devraient être imprimés avec l'orthographe moderne, pour que leurs œuvres, si divertissantes et instructives, pussent être lues par d'autres que les savants.



« Le jour de la Nativité, entra l'empereur en l'église Saint-Pierre de Rome, droit en ce point que l'on devait célébrer la grand'messe. Ainsi comme il se fut incliné devant l'autel, l'apostole Léon [le pape] lui mit la couronne impériale sur le chef. Lors commença le peuple à crier en telle manière : « Au grand Charlemaine « Auguste, couronné de Dieu, paisible empereur des Romains, soit « vie et victoire! » La tête de Charlemagne, l'empereur « à la barbe fleurie », est conforme au type qui était déjà traditionnel au xv^e siècle; mais les personnages qui l'entourent ont tous des physionomies très individuelles et l'on n'hésitera pas à y reconnaître des portraits. La scène de gauche se passe à Venise en 801 : « En cette même année arriva au port de Venise [erreur pour Port-Vendres, *Portus Veneris*] le juif Isaac que l'empereur avait envoyé au roi de Perse. A l'empereur présenta un olifant [éléphant] et maints autres présents. » Le juif Isaac s'agenouille devant l'empereur qui sort de son palais en tenant d'une main son épée et de l'autre le globe impérial. L'éléphant est l'œuvre d'un artiste qui n'avait certainement jamais vu de ces animaux; les jambes du pachyderme sont dessinées comme de gros bâtons de chaise. Il y aurait un curieux mémoire à écrire sur les représentations graphiques des animaux d'Afrique et d'Asie dans l'art du moyen âge et des premiers temps de la Renaissance. Un demi-siècle avant l'exécution des miniatures de Saint-Pétersbourg, l'illustrateur d'une traduction des voyages de Marco Polo, qui travaillait pour le duc de Berry, peignait des éléphants au grand trot *avec des pattes de lion* (Bibliothèque nationale, ms. français, n° 8592)¹. Le chameau est traité avec plus d'exactitude; le miniaturiste devait en avoir vu à la cour de Philippe le Bon, sans doute lors des fêtes splendides qui furent célébrées à Lille à l'occasion du *Vœu du Faisan*. Les six personnages assis ou debout à gauche dans une sorte de pavillon gothique semblent avoir été dessinés d'après nature, comme ceux qui entourent Charlemagne dans la scène du couronnement sur la droite.

Nombre de miniatures de notre manuscrit ont pour sujet des épisodes tout à fait légendaires, auxquels les historiens modernes ne font aucune place, mais qui en occupent une très grande dans les *Chroniques*. Ces contes, plus amusants que l'histoire vraie, frappaient vivement l'imagination des hommes de ce temps, qui les retenaient de préférence et aimaient qu'on leur en rappelât le souvenir. En voici deux exemples intéressants à divers titres, où la verve du

1. Cf. Cahier et Martin, *Mélanges d'archéologie*, t. IV, p. 53.



Hausg. Schüttenberger

LE SONGE DE CHARLES LE CHAUVÉ
GRANDE MINIATURE DES "GRANDES CHRONIQUES DE SAINT DENYS"
(Bibliothèque Impériale, S^t Pétersbourg)

miniaturiste, son goût du pittoresque, sa merveilleuse entente du paysage se révèlent dans tout leur charme et tout leur éclat.

Le premier tableau ne comprend pas moins de quatre sujets. En haut à droite, le roi des Huns, Crocus, passe le Rhin sur le pont de Mayence, détruit cette ville et arrive devant Metz, dont « les murs « trébuchèrent par divine volonté la nuit devant que le tyran y vint¹ ».



COURONNEMENT DE CHARLEMAGNE A ROME
GRANDE MINIATURE DES « GRANDES CHRONIQUES DE SAINT-DENYS »

(Bibliothèque impériale, Saint-Pétersbourg.)

A gauche, saint Germain adresse une semonce à Charibert, roi de Paris, parce qu'il délaissait sa femme pour deux concubines², et les fils de Clotaire chassent Chilpéric de Paris³. La représentation de la ville paraît entièrement de fantaisie; c'est le type des villes flamandes du xv^e siècle, telles que l'auteur les avait sous les yeux. Mais la partie la plus importante du tableau est un peu à droite; elle pourrait

1. *Grandes Chroniques*, éd. Paris, t. I, p. 133.

2. *Ibid.*, p. 134.

3. *Ibid.*, p. 132.

s'intituler *Le Songe de Gontran*. Heureusement le texte des *Chroniques* est là pour nous expliquer cette histoire, qui, sans lui, resterait indéchiffrable¹ : « Gontran, qui fut roi d'Orléans... un jour alla chasser en bois; quand la chasse fut commencée, sa gent se départit, l'un çà et l'autre là, comme il advient souvent en telle chose. Le roi... dessous un arbre descendit pour un petit reposer; pour dormir s'inclina au giron de celui qui avec lui était. En cette heure qu'il dormait ainsi, issit de sa bouche une bestelette de telle semblance comme un lézard, laquelle commença aller et venir et à chercher entour les rives d'un petit ruisselet qui là courait; et moult se peinait de passer outre, si elle pût voie trouver. Quand celui qui avec lui était vit cela, il prit son épée toute nue et la mit à travers le ruisselet. La bestelette se mit dessus et alla rampant tout outre jusques à l'autre rive, en terre entra par un petit trou dessous le pied d'une montagne. Quand elle eut là dedans demeuré comme par l'espace de deux heures, elle retourna arrière par dessus l'épée et entra en la bouche du roi, qui encore dormait. Le roi s'éveilla un peu après et dit à son compagnon que merveilles avait vu en son dormant : « J'ai, dit-il, vu un trop grand « fleuve et par dessus un pont de fer²; si me semblait que je passais « par dessus jusques à l'autre rive, puis entrai sous terre en une « cave qui était au pied d'une montagne; là trouvais plus de richesses « que nul ne pourrait priser, et les trésors des anciens pères qui là « dedans sont reposés. » A tant monta le roi et alla à l'hôtel, puis entendit qu'un autre avait vu cette même vision et, parce qu'elles étaient semblables, fit-il le lieu houer et trouser bien profondément. Là trouva or et argent en si grand masse que c'était merveille. De cet or et de cet argent fit le roi faire un couvercle, ainsi comme une châsse à merveille grande et belle, en propos qu'il l'envoyât au sépulcre de Notre-Seigneur en Jérusalem. Mais le péril de la voie et la peur des Sarrasins, qui au pays demeuraient, empêchèrent la voie et le don et la promesse qu'il avait faite; et par ce qu'il ne le voulut pas tenir qu'il ne fût offert à Dieu, à qui il avait été promis, il le fit porter en une abbaye qui est près Chalon en Bourgogne, qu'il avait fondée en l'honneur de saint Marcel. Sur le corps saint fut mis le vaisseau, qui tant était d'œuvre belle et riche que sa pareille ne fut pas trouvée au royaume de France. »

1. *Grandes Chroniques*, éd. Paris, t. I, p. 135.

2. N'est-ce pas la première mention d'un pont de fer, à une époque où personne n'était encore capable d'en construire ?

La citation est un peu longue, mais le passage méritait d'être transcrit, car une telle histoire en dit long sur la puérilité et la crédulité du moyen âge. Il semble évident qu'elle a pris naissance dans l'abbaye de Saint-Marcel, pour expliquer la présence d'un très riche « couvercle » d'or dont la tradition attribuait le don au roi Gontran ; elle est d'ailleurs édifiante, ou, comme on dit aujourd'hui, tendancieuse, car elle met en évidence la piété du roi qui, ayant découvert un trésor, en fait profiter une abbaye. A une époque où l'histoire était écrite dans les monastères, il est naturel que la géné-



LE SONGE DE GONTRAN
MINIATURE DES « GRANDES CHRONIQUES DE SAINT-DENYS »
(Bibliothèque impériale, Saint-Pétersbourg.)

rosité des princes à leur égard ait donné la mesure de l'éloge ou du blâme qui leur revenait. Cela est plus apparent encore dans la légende, autrefois très populaire, aujourd'hui presque entièrement oubliée, qui fait le sujet de l'incomparable tableau reproduit par notre héliogravure, tableau qui suffirait seul, si je ne m'abuse, à la gloire du miniaturiste de Saint-Bertin.

Dans la longue série des visions de l'autre monde qui relie les apocalypses juives et chrétiennes au poème encyclopédique de Dante, une des plus curieuses est celle qui fut attribuée d'abord à l'empereur Charles III dit le Gros (mort en 888), puis à l'empereur Charles le Chauve (mort en 877). Dès le x^e siècle, la légende paraît formée. Comme l'a fait judicieusement observer Paulin Paris, on y trouve non seulement le dogme du Purgatoire, mais tous les éléments de la

terrible épopée italienne : la punition des grands personnages politiques, le genre de tourments qu'ils subissent, le caractère de ceux qui les souffrent et les infligent¹. Au point de vue de l'iconographie, l'intérêt de la grande miniature que nous reproduisons est considérable; je n'ose affirmer qu'elle forme une « tête de série », mais je ne connais pas, dans l'art du Nord, de représentation plus ancienne du voyage d'une âme à travers les supplices de l'Enfer et les joies du Paradis. L'artiste a du reste juxtaposé deux visions, l'une et l'autre relatées par les *Grandes Chroniques* : la scène de la première (à gauche) est l'abbaye de Saint-Denis, celle de la seconde le palais impérial. Le texte des *Chroniques* étant trop long, je me contente, à regret, de le résumer, un peu moins brièvement que ne le fait la rubrique du manuscrit : « Comment par révélation divine démontrée à un religieux dévot et digne et à un clerc sage et subtil, le corps du roi Charles le Chauve fut emporté et mis en l'église de Monseigneur saint Denis de France. *Item*, comment l'esprit audit roi Charles le Chauve issit de son corps avant son trépas et par un esprit fut mené ès tourments du Purgatoire. »

Charles le Chauve avait été enseveli à Verziaux, dans l'église de Saint-Eusèbe. Sept ans après sa mort, il apparut à un moine de Saint-Denys qui gardait l'église pendant la nuit. Il lui dit qu'il était l'empereur Charles et qu'il venait à lui par la volonté de Dieu (au moyen âge, une apparition risquant toujours de passer pour l'œuvre du diable, il fallait qu'un fantôme montrât patte blanche.) « Et dit après que moult déplaisait à Dieu et aux glorieux martyrs saint Denys et ses compagnons que son corps n'était là ensépulturé et mis honorablement en l'église des glorieux martyrs qu'il avait tant aimés et honorés en sa vie, et donné villes et possessions et ornements d'or et de pierres précieuses et ornements de soie... Va donc, si leur dis [au roi Louis le Bègue, aux prélats et aux barons] qu'ils apportent mon corps dans cette église et le mettent devant l'autel de la Trinité. » Arrêtons-nous un instant pour admirer l'imposante figure du fantôme de Charles le Chauve, vêtu de noir, qui descend les degrés d'un escalier. Une image très semblable à celle-là paraît dans une des scènes du tableau de Wied, que nous avons reproduite dans un précédent article²; c'est un des motifs qu'on peut alléguer pour attribuer les miniatures et le tableau au même artiste, qui doit être Simon Marmion.

1. P. Paris, *Grandes Chroniques*, t. III, p. 63.

2. V. *Gazette* du 1^{er} juillet 1903, p. 56.

En cette même nuit et à la même heure, la même vision se montra au clerc qui gardait l'église de Saint-Quentin en Vermandois¹. Les deux moines allèrent ensemble trouver le roi et les barons « et témoignèrent la vision selon le commandement qu'ils avaient ». C'est la seconde scène à gauche; les deux clercs sont agenouillés devant le roi. On devine le reste : Charles le Chauve fut exhumé et l'abbaye de Saint-Denis compta un hôte royal de plus².

Après avoir raconté cette histoire, dont le caractère « tendan-



COURONNEMENT DE PHILIPPE DE VALOIS ET INVASION DE LA FLANDRE
GRANDE MINIATURE DES « GRANDES CHRONIQUES DE SAINT-DENYS »
(Bibliothèque impériale, Saint-Petersbourg.)

cieux » est évident, le narrateur s'interrompt pour dire la « merveilleuse aventure » qui advint au roi Charles le Chauve de son vivant et que ce prince avait, disait-on, relatée lui-même. C'est le sujet des autres parties du tableau.

Charles, roi de Germanie, patrice des Romains et empereur de France, s'était couché pour reposer. Une voix l'avertit que son esprit allait « partir » de son corps et serait mené « en tel lieu où il

1. Remarquez que dans ce récit, comme dans celui de la vision du roi Gontran, il y a deux apparitions concordantes; cela passait pour exclure la fraude.

2. *Grandes Chroniques*, éd. Paris, t. III, p. 58.

verra les jugements de Notre Seigneur et aucuns signes de choses qui sont à advenir ». Aussitôt son esprit fut ravi, et ce qui le ravit fut « une chose très blanche », qui tenait à la main un peloton de fil resplendissant de clarté. « Lors lui dit cette chose blanche : « Prends le chef de ce fil et le lie fermement au pouce de ta main « droite, car je te mènerai au lieu des peines d'enfer. » La « chose blanche » mena Charles « en très profondes vallées de feu qui étaient pleines de puits ardents; et ces puits étaient pleins de poix, de soufre, de plomb et de cire. En ces puits trouva les évêques, les patriarches et les prélats qui furent du temps de son père et de ses aïeux. Lors leur demanda en grand'peur pourquoi ils souffraient de si graves tourments et ils lui répondirent : « Quand « nous dûmes administrer paix et concorde entre les princes et le « peuple, nous amenâmes et épandîmes guerres et discordes. » Charles et son guide ont peine à échapper aux embûches des démons qui les entourent, mais la grande clarté de la « chose blanche » est leur sauvegarde. « Lors montèrent une haute montagne de feu; au-dessous du pic de ces montagnes sourdaient palus et fleuves tout bouillants de toutes manières de métaux. » Là sont plongés, les unes jusqu'aux cheveux, d'autres jusqu'au nombril, les âmes du père de Charles et de ses frères; elles expient leurs guerres, leurs convoitises, leurs rapines. « Il vit derrière lui âmes qui très horriblement criaient : « Puissants puissamment souffrent tourments... » Lors regarda à la clarté du fil et vit sur le tonneau, en l'eau bouillante, le roi Louis son père jusqu'au gros des cuisses. Lors lui dit son père : « Charles, beau fils, n'aie pas peur. Je sais bien « que ton esprit retournera au corps... Si tu me veux aider, toi et « mes évêques et mes abbés et tous les ordres de Sainte Église en « messes et en oblations, en vigiles, en psalmodies et en aumônes, « je serai tôt délivré de ce tourment d'eau bouillante; car Lothaire « mon frère et Louis sont déjà délivrés de ces tourments par les « mérites de saint Pierre et de saint Rémy et sont pour ce en la joie du « Paradis. » Comme Charles commence à se sentir très mal à l'aise, son guide lui dit : « Viens après moi à la deuxième partie de la délicieuse vallée de Paradis. » Là, il vit son oncle Lothaire, « qui séait en grande clarté avec les autres rois, sur un topaze merveilleusement grand et était couronné d'une précieuse couronne et son fils Louis qui à côté de lui séait aussi couronné. » C'est la scène figurée tout en haut du tableau à gauche, vision radieuse d'un Paradis étoilé.

La moralité de cette histoire, ce sont les conseils que Lothaire donne à Charles, en lui vantant l'efficacité des prières de saint Rémy et de saint Denys « à qui N. S. a donné grand pouvoir d'apôtre sur tous les rois et sur toutes les gens de France. » En d'autres termes, c'est à Saint-Denys et à Reims que se gagnent les cartes d'entrée pour le Paradis.

J'ai l'espoir qu'avant la fin de l'année prochaine les miniatures



BATAILLE DE CRÉCY

GRANDE MINIATURE DES « GRANDES CHRONIQUES DE SAINT DENYS »

(Bibliothèque impériale, Saint-Pétersbourg.)

du manuscrit de Saint-Pétersbourg, grandes et petites, auront été reproduites intégralement par l'héliogravure. Elles le méritent toutes à des titres divers; aucune n'est insignifiante ou médiocre. Mon pire embarras, en rédigeant la notice que je termine à regret, a été de choisir entre tant de belles choses; mais il en est deux encore que je ne me résigne pas à éliminer. Le miniaturiste y paraît, comme peintre d'armées en marche et de batailles, avec un sentiment de la foule, de la mêlée, du mouvement collectif, qu'on a déjà pu admirer dans le tableau consacré à l'histoire de Roland. Voici donc le couronne-

ment de Philippe de Valois et l'invasion de la Flandre, grande miniature dont on devine la couleur chaude, avec des contrastes de tons et des taches heureuses qui rattachent directement notre artiste à l'atelier de van Eyck. Et voici, pour terminer, la bataille de Crécy, dont on pourrait rapprocher des tableaux d'une beauté non moindre qui représentent la victoire de Charles Martel, les journées de Bouvines, de Cassel et de Poitiers. « Ci commence la douloureuse déconfiture qui fut faite à la bataille de Crécy et comment le roi de France se retrait à Amiens après la bataille. » Telle est la légende inscrite au-dessous de la miniature. L'artiste a mis en lumière trois épisodes de la bataille, montrant ainsi avec quelle intelligence il lisait le texte qu'il était appelé à illustrer. En bas au milieu, un prince français, dont la cuirasse fleurdelysée est restée aux mains d'un cavalier ennemi, vient de tomber de cheval et va trouver la mort : c'est le duc d'Alençon. Au milieu, un guerrier cuirassé se présente de face sur un cheval blanc et brandit sa lourde épée des deux mains : c'est le vieux roi de Bohême, dont on connaît la conduite héroïque en cette occurrence. Enfin, à droite, au milieu, le roi Philippe, sur un cheval blanc caparaçonné de fleurs de lys, s'éloigne lentement du champ de bataille ; ce n'est pas une fuite, mais une retraite, où la majesté royale reste sauve. Faut-il voir là une intention de l'artiste ? Si cet artiste est Simon Marmion, il est Français de naissance, il est né à Amiens, c'est-à-dire dans la ville même où Philippe se retira après le désastre de Crécy. Je me contente de noter cet indice qui donne à réfléchir. Aussi bien ne puis-je me flatter, au cours d'une première étude, d'avoir découvert et signalé tous les éléments d'appréciation dont la critique de demain tirera parti, soit pour confirmer l'attribution que je propose, soit pour substituer un nom obscur au nom célèbre que j'ai cru pouvoir avancer. Quoi qu'il en soit, celui qui a imaginé ces compositions et qui les a peintes est un grand artiste entre les meilleurs de son temps ; je souhaite pour récompense à ma mémoire un lointain reflet de sa gloire rajeunie et je compterai toujours parmi les moments heureux de mon existence celui où j'ai aperçu et salué avec émotion son chef-d'œuvre oublié.

SALOMON REINACH

